

LA GREVE NORD-AVIATION

(CHATILLON-SOUS-BAGNEUX)

Tout a commencé le lundi 24 avril. L'avant-veille à Alger le « quarteron de généraux » venait d'effectuer son coup de force. A l'appel des trois syndicats, l'ensemble des travailleurs de l'entreprise débraye. Tous les militants sont mobilisés et la perspective de « milices populaires » entretient des discussions sans fin sur l'avenir de la lutte dans le cas d'une attaque de Challe, Salan et consorts.

Puis plus rien. Le mardi soir le putsch s'effondrait, il n'y aurait pas d'affrontement, tout devait retourner au calme. Debré ne se gênait pas pour déclarer que ceux qui paieraient les frais de l'opération ce serait les salariés. C'était trop et dans la bouche des militants il resta un goût amer.

C'était la semaine d'action de la métallurgie. De la grève contre les généraux à la grève pour les salaires, il n'y avait qu'un pas. A Nord Aviation il fut rapidement franchi. Et puis, ici chaque printemps retrouve son contingent de grévistes, car en matière de salaires, notre patron tient à sa réputation. Société Nationale, nous sommes résolu-

ment orientés sur l'Etat patron et nos salaires riment avec misère, le seul moyen de s'en sortir c'est de faire des heures supplémentaires. Une heure de plus tous les jours, plus le samedi, et voilà de quoi se tromper soi-même sur la réalité de notre condition.

Il n'y eut aucune préparation. Un tract commun des trois syndicats et la grève obtient un des plus gros succès. On ne pouvait en rester là.

Pour nos salaires, il n'y avait aucune raison d'être moins nombreux que contre les fascistes. C'était comme si les gars voulaient se racheter d'avoir donné l'impression de faire grève pour de Gaulle.

Cependant, la grève ne soulevait encore aucun enthousiasme. On avait l'impression qu'on allait renouveler les mêmes erreurs que dans les années précédentes : débrayages tournants, une demi-heure tous les jours, jusqu'à ce que le patron accordant 1 ou 2 % d'augmentation, on s'arrête en disant « Une victoire de plus ». A coups de victoires comme ça, nos salaires se retrouveront complètement au plancher.

COMME A LA THOMSON !

Et puis, le tournant fut pris : « Si nous déclenchons la grève dans l'usine, il ne faut pas recommencer comme les autres fois, il faut trouver de nouvelles formes de lutte, voyez les camarades de la Thomson, c'est comme eux qu'il faut agir ! »

Les débrayages démarrèrent. On commença par écouter les orateurs : « Nord

Aviation a fait de gros profits au cours de la dernière année, aucune raison qu'il ne paie pas. Seule la lutte paie... » De cela nous sommes convaincus et rompant avec la tradition de cette usine où on faisait grève silencieusement et dans les cafés des alentours, des slogans éclatent : « Nos 40 francs, nos 7.000 francs ! » « Mazer des sous ! » Ce sont les jeunes qui mènent la danse.

DANS LA RUE

On fait la guerre à ceux qui profitent de la grève pour aller se rafraîchir ou se promener. En matière de promenade, il est décidé d'en organiser une dans Châtillon. Pendant une heure deux défilés de grévistes sillonnent la ville en criant les mots d'ordre.

Le mouvement est bien lancé. Chaque jour il y a plus de grévistes. Au moment des débrayages, les gars se regroupent derrière les pancartes qu'ils ont dessinés et sortent des ateliers et bureaux en criant. Et puis, c'est la ma-

nifestation devant le Siège Social, avenue Bosquet, en plein quartier bourgeois.

Quelques jours plus tard, alors que la grève marque un palier, un groupe décide de manifester dans la cour de l'usine malgré des réticences il est suivi par tous et cette action relance le mouvement.

Alors commence des discussions dans les sections syndicales. La C.F.T.C. est choquée par ce « débordement ». F.O. pense qu'il faut faire attention et ne pas sortir des règles établies. La C.G.T.

n'en dit rien, mais il est évident que tous ses responsables n'apprécient pas de la même manière cette action.

Cependant la grève continue. Nous en sommes à la cinquième semaine. Le patron a supprimé toutes les heures supplémentaires, en réponse, a-t-il déclaré, à des débrayages revêtant des formes inhabituelles. Avec les heures de grève, l'horaire moyen est donc ramené brutalement de 50 à 41 heures. Cela fait pour certains qui approchaient de 60 heures, près de 30.000 francs en moins par mois. A la veille des vacances, cela pèse lourd.

L'avenir du mouvement dépend maintenant essentiellement de la capacité des directions syndicales.

Sauront-elles rester unies ? Tous ici nous louchons vers F.O., il nous a habitué, en effet, à quitter le mouvement quand certaines difficultés se faisaient jour.

Mais il dépend aussi de la C.G.T. et de la C.F.T.C. que F.O. reste dans la lutte. Que ces deux syndicats et particulièrement la C.G.T. qui exerce dans l'entreprise une influence prépondérante, proposent aux travailleurs des actions susceptibles d'entraîner l'adhésion et l'enthousiasme de tous, alors F.O. suivra.

D'autre part, il importe que les syndicats tournent résolument le dos à toute tentative de marchandage de la direction. Celle-ci, en effet, désire renouveler ses coups précédents, en accordant 1 ou 2 % d'augmentation elle espère obtenir la fin des mouvements avec l'accord des syndicats, et porter ainsi un coup décisif à l'espoir des travailleurs d'obtenir des augmentations substantielles par la lutte.

Mieux vaut, pour l'avenir du mouvement dans cette entreprise, savoir tirer la leçon d'un échec et repartir dans la lutte avec une confiance renouvelée, que de présenter l'obtention d'une aumône comme un succès.

UN CORRESPONDANT.

Cette grève est également démonstrative de ce que peuvent les organisations syndicales quand elles s'unissent et ouvrent des perspectives claires et fermes à l'action des travailleurs.

« LA VERITE DES TRAVAILLEURS »
se trouve difficilement dans les kiosques.
Abonnez-vous ! C'est une garantie
de la lire régulièrement.

Le prochain numéro de
« LA VERITE DES TRAVAILLEURS »
paraîtra le 8 juillet 1961